

Le g ût d'apprendre

par Guy Brouillet

professeur de philosophie au collège de Maisonneuve

Le père du célèbre Galilée était un mathématicien désargenté. Il fit donc tout son possible pour détourner son fils de cette carrière et pour l'orienter vers une profession plus lucrative. Un jour, à l'âge de dix-neuf ans, Galilée entendit une leçon de géométrie en écoutant aux portes. Ce fut le choc, le coup de foudre. On connaît la suite. Galilée est le père de la Science Moderne. Cet exemple pourrait donner raison à tous les partisans de la motivation interne en éducation, à ceux qui pensent qu'on va plus vite et plus loin lorsqu'on mise sur la liberté, le plaisir, la spontanéité, l'intérêt personnel.

D'autre part, le philosophe Alain, qui a écrit tant de belles choses à propos de l'éducation, affirme que « chacun est juste aussi intelligent qu'il veut ». Il veut dire que celui qui procède avec méthode, application, discipline et obstination peut faire des progrès immenses dans tous les domaines, et surtout dans celui de la pensée. Penser est difficile. Il y a à vaincre la précipitation, l'inattention, le découragement, la paresse, la facilité, le confort des préjugés et des solutions toutes faites. Penser, c'est vouloir penser. Et vouloir, c'est aussi vouloir ce qu'on ne veut pas, c'est-à-dire accepter la peine, l'effort, la dure logique des résultats. Ceux-ci sont rarement gratuits.

Devons-nous choisir entre deux théories opposées, l'une plus permissive, l'autre plus volontaire ; ou encore, cédant à une manie de notre époque, voudrions-nous multiplier les expériences à la recherche de la méthode efficace et infaillible, laquelle nous délivrerait de nos soucis en ouvrant à nos enfants l'avenir radieux que l'on souhaite pour eux ?

Je voudrais proposer des éléments de réponse en établissant les distinctions essentielles à propos du rôle de la famille et de l'école, du travail et du jeu. Ces distinctions devraient nous permettre de mieux situer les divers aspects de la motivation, en insistant sur sa base essentielle, qui est l'élan vers l'avenir ou le besoin de grandir de l'enfant. Dans un troisième temps, nous pourrions nous arrêter un instant à la question de l'échec scolaire, histoire de nous rappeler que l'erreur fondamentale est de désespérer d'un être humain et de le murer dans un destin médiocre.

1. Distinctions fondamentales

En réalité, il n'y a depuis toujours qu'un seul projet éducatif, qui est de faire passer de l'état d'enfance à l'état adulte. « Cesse donc de faire l'enfant » dit le commun langage, c'est-à-dire quitte ce monde du caprice, de la magie, cette habitude de tout obtenir par faveur, par grâce ou par menace. Il faut explorer ce monde de l'enfance pour mieux saisir le thème de la motivation.

L'enfant vient au monde dans la détresse la plus absolue. Il pleure, c'est un appel au secours. Il sera entendu. Jamais de sa vie, il ne sera mieux servi qu'en ce moment où il ne sait ni promettre, ni marchander, ni défendre ses droits. Point de convention collective pour le protéger et cependant il recevra bien plus que les services essentiels. Ainsi se construit l'élément essentiel de sa personnalité, ce que l'on appelle la confiance de base. Cette valeur est au coeur du thème de la motivation.

Les enfants qu'on a négligés, ceux qu'on a laissés tomber, ceux qui ont eu « mal à leur mère », auront plus de difficulté que les autres à se situer dans l'existence. Certains auront l'impression d'être de trop et promèneront toute leur vie une existence inquiète, amère, revendicatrice. La vie qui est généreuse guérit souvent, en tout ou en partie, certaines de ces blessures, mais parfois elles sont si profondes qu'il faudra l'acharnement, le dévouement, la compétence d'une équipe qui a juré de

gagner pour que le petit puisse émerger de la nuit, faisant la preuve qu'il y a un genre de foi qui déplace les montagnes.

En tout cas la famille est en principe un milieu favorable, un milieu chaud comme le laisse entendre le mot foyer pour désigner la maison. Dans la famille, il y a beaucoup d'indulgence, on obtient beaucoup de choses par faveur, en toute gratuité. L'enfant sait bien qu'il peut se permettre un certain nombre de caprices et que l'on ne saura pas résister à son sourire, à une prière, à une crise de larmes. Il apprend vite les points de plus faible résistance de ses parents et il sait les exploiter.

On voit qu'il y a des dangers dans ce régime du coeur. Même la tendresse qui a fait merveille au départ risque de devenir trop pesante. « Ces barreaux que sont les bras des personnes aimées », disait André Gide. Le petit roi, trop royalement servi, pourrait bien devenir tyran, si les parents n'y prenaient garde.

Aussi faut-il passer la main non seulement parce que les parents en général ne savent pas instruire leurs enfants mais aussi parce qu'il est urgent de les soumettre à d'autres influences. L'école n'a pas toujours existé et certaines théories savantes souhaitent sa disparition. Et pourtant l'école n'est pas une réalité artificielle. Elle répond à ce besoin de sociétés intermédiaires entre la petite société qu'est la famille et la grande société qu'est la cité. L'enfant vient donc à l'école chargé de l'espérance de ses parents et c'est un fardeau bien plus lourd que le sac d'écolier qu'il porte sur ses épaules.

ATTENTION : ÉCOLE, disent les panneaux de signalisation pour indiquer qu'on change d'univers. Tantôt c'était le monde de la gratuité, de la fantaisie, du caprice ; on avait une maman et un papa à soi tout seul. Maintenant on commence l'apprentissage de la nécessité, de l'effort, du travail, de la régularité. L'enfant entre dans la République des Égaux. Il n'est plus l'Unique, celui qui pouvait mobiliser l'attention, l'énergie de ses parents pour ses besoins ou ses fantaisies. Il est membre d'un groupe, un parmi les autres. Il commence à faire l'apprentissage de la justice car il n'est plus question de séduire les Grandes Puissances par le rire, les larmes, la colère. On n'obtient que ce que l'on a mérité et tous sont traités sur le même pied. Il faut travailler et se soumettre à la règle commune.

Spontanément l'enfant n'irait pas à l'école, il abandonnerait très vite ou bien il irait de temps à autre comme il fait pour ses autres activités. D'où l'avènement de l'école obligatoire. L'école introduit la régularité, la discipline, l'effort, la continuité. Ce n'est pas encore la vie réelle, la vie en société, souvent difficile par la résistance des choses et des personnes, car les éducateurs savent atténuer les chocs et recréer partie du milieu familial. Mais c'est quand même une préparation à ce monde du travail et de la nécessité.

On ne comprend bien le travail que par opposition au jeu. Jouer c'est faire l'expérience de la liberté, travailler c'est apprendre la nécessité. L'enfant ne sait pas la nécessité lui qui obtient tout par prières, par séduction, par faveur. L'école le fait entrer peu à peu dans le monde de la nécessité et lui fait comprendre que tout travail est travail forcé. Vous en doutez, expliquez-moi alors le succès de la loto et la difficulté du réveil matinal. Le jeu*, c'est la gratuité, la possibilité de s'arrêter, de recommencer, de changer les règles, c'est l'indifférence au résultat, c'est la vérification de sa liberté. L'enfant construit sa cabane, il est fier de la montrer, peu après il l'abandonne. Au contraire le travail doit surmonter la résistance intérieure qui invite au plus facile et aussi la résistance des choses. Celles-ci n'attendent point, elles exigent vigilance et n'ont point pitié comme le dit le proverbe rappelant qu'on récolte ce qu'on a semé.

L'image à méditer est ici celle du paradis terrestre ou encore celle du miracle. Le miracle est un changement obtenu sans travail. Tentation bien naturelle, surtout à l'âge où l'on admire la puissance de la femme bionique et où l'on ne veut point douter de la baguette magique des fées. Qui ne rêve d'un pays de cognac ? Mais il faut sortir du paradis, comme l'ont appris Adam et Ève. Le paradis est derrière nous, dans ce monde de l'enfance, où les Grandes Puissances répondaient aux moindres besoins. Dans la vie réelle, hors du cocon familial, on apprend que le désir ne produit rien par lui-même. Désirer, c'est commencer et s'arrêter au premier obstacle. Le travail apprend ce que c'est que vouloir, qui est aussi vouloir ce qu'on ne veut pas. Vouloir, je l'ai dit tantôt, c'est accepter la peine, l'effort, la dure logique des résultats. Voilà pourquoi, si on sait l'entendre, on peut dire que

* Je parle surtout du jeu spontané. Le jeu de compétition est quelque peu différent. Il est à sa manière une école. Dans le jeu de compétition c'est l'enfant qui crée une bonne partie de la nécessité, à partir de son désir de vaincre.

c'est la peine qui est bonne. Et non le plaisir, simple conséquence plutôt qu'objectif du travail. Le plaisir est la récompense de l'action bien faite, comme on le voit chez le joueur de flûte et chez l'athlète quand ils sont fiers de leur performance.

Il ne faut chercher ni la peine, ni le plaisir. Mais si l'on veut réaliser quelque chose, il faut s'attendre à rencontrer la peine et le plaisir viendra de surcroît sans qu'on l'ait cherché, fruit naturel de l'effort et du succès.

Comprenons que le vrai bonheur est celui que l'on fait soi-même et non celui que l'on reçoit. Bonheur et joie d'arriver quelque part, de s'être dépassé, d'être musicien, danseur ou gymnaste. Les plaisirs encore une fois sont des conséquences, non des objectifs. Les plaisirs sont les signes des puissances, disait magnifiquement le philosophe Aristote. L'effort donne le plaisir parce qu'il conduit à la satisfaction de l'oeuvre bien faite ; le plaisir ne mène pas au succès parce qu'il abandonne au premier contretemps. Supprimons l'effort de l'éducation et de l'école, qu'obtiendrons-nous ? Des enfants gâtés et aussi des envieux. L'envieux, celui qui voudrait mais...

L'envieux, le plus malheureux des êtres, l'insatisfait par excellence. Les autres ont toujours trop, les autres sont des chanceux. L'envieux n'aura plus tard qu'un recours, se joindre à un groupe, payer sa cotisation et crier très fort pour obtenir satisfaction à ses revendications, au nom de la justice bien sûr. Mieux vaut l'ambition qui compte sur son dynamisme personnel pour aller quelque part. Il y aurait à réhabiliter une bonne partie de l'ambition. Elle a le mérite de se lever de bon matin.

2. La motivation et l'élan vers l'avenir

On voit la différence entre le milieu familial et le milieu scolaire. Il ne faut pas durcir les oppositions, mais il est sage d'en tenir compte. Si j'ai insisté sur la chaleur du milieu familial, sur la gratuité et sur la spontanéité des rapports qu'on y pratique, vous avez compris que déjà on a mis en place les structures d'autonomie et qu'on sait aussi faire appel à l'exigence et au dépassement. De même l'école ne va pas être austère et disciplinée par principe. C'est une question d'accent, chaque institution a sa logique propre et c'est toujours une erreur de ne pas la respecter. Ainsi l'école de quartier ne doit pas tenter de rivaliser avec les écoles parallèles que sont la rue, le centre de loisirs,

la télévision, le groupe d'amis. Sur ces terrains-là, elle sera toujours battue. Celles-ci éduquent l'enfant en donnant autre chose. Le spécifique de l'école, c'est l'art de penser, lequel a ses exigences propres et structure un milieu de façon bien particulière. Nous avons dit que penser est difficile. Les Galilée, les Mozart, les génies naturels sont rares. Point n'est besoin d'ailleurs de viser ces sommets. Mais on doit déplorer les abandons, les démissions, les demi-réussites, les échecs.

Il s'agit de savoir comment la famille et l'école peuvent collaborer afin d'aider l'enfant à réussir au mieux l'apprentissage de la pensée. Ne nous méprenons pas, c'est de la formation de la personnalité tout entière qu'il est question à travers cet objectif.



L'UTILISATION DE L'AUDIO-VISUEL POUR LA FORMATION: CA S'APPREND!

Voilà pourquoi, IMAGE ET FORMATION, service spécialisé depuis 5 ans dans la distribution de programmes audio-visuels de formation, a mis sur pied une série de stages destinés aux formateurs permanents ou occasionnels, qui désirent utiliser plus efficacement l'audio-visuel. Ces stages sont animés par des spécialistes de l'audio-visuel.

STAGE 1: INITIATION A L'UTILISATION DE PROGRAMMES AUDIO-VISUELS DE FORMATION.

Comment intégrer l'audio-visuel dans une session? Le rôle de l'image. Etude de documents. L'approche pédagogique.

DATE: 13 - 14 novembre.

STAGE 2: FORMATION DE FORMATEURS OCCASIONNELS.

Techniques élémentaires d'animation avec un document audio-visuel. Découvrir sa personnalité d'animateur.

DATE: 20 - 21 novembre.

STAGE 3: L'UTILISATION D'UN FILM A STRUCTURE OUVERTE DANS UN SEMI-NAIRE DE FORMATION.

L'animation centrée sur le groupe et l'utilisation de documents à structure ouverte. La dynamique de groupe.

DATE: 18 - 19 - 20 février.

Frais d'inscription: Stage 1 - 2: \$225. chacun
Stage 3 : \$395.

RENSEIGNEMENTS ET INSCRIPTION:

Cyrille Blanchardie
Informatech France-Québec
TEL: (514) 875 - 8931
(800) 361 - 8716 (sans frais)

Car penser demande courage, patience et bien d'autres choses encore. Il s'agit de bien identifier l'objectif et de ne pas courir trop de lièvres à la fois. Quelle est donc la meilleure méthode pour aider l'enfant à donner toute sa mesure afin qu'il puisse réussir son aventure scolaire? Allons-nous choisir la méthode sévère, exigeante ou au contraire la méthode douce, centrée sur le plaisir, l'intérêt personnel, la spontanéité de l'enfant?

Avant toute réponse, il faut tenir compte d'une donnée capitale, l'élan vers l'avenir, le besoin de grandir de l'enfant, c'est le facteur essentiel de la motivation. Nul ne peut sauter pour lui, nul ne peut apprendre pour lui, ne peut grandir à sa place. Qu'à cela ne tienne, l'enfant est poussé en avant par une force irrésistible. Il ne désire rien de plus que de n'être plus un enfant. On le blesse lorsqu'on le sous-estime. « Je suis capable », aime-t-il à répéter souvent. S'il y a quelqu'un qui veut se dépasser, faire mieux, grandir, apprendre toutes sortes de choses, c'est bien l'enfant. Tout l'art de l'éducation est de tabler sur cet élan, de le réveiller s'il est endormi ou paralysé, de l'orienter et de le soutenir. Car si l'élan est puissant, la trajectoire est imprécise et la route pleine d'embûches.

Rien ne serait plus terrible qu'un enfant qui ne voudrait pas grandir. Peut-être avez-vous vu un film très dur qui passe actuellement à nos écrans. On y voit un bambin de trois ans qui refuse de grandir parce qu'il trouve le monde absurde. Doté d'un pouvoir mystérieux il peut, par des menaces, plier tout le monde à ses fantaisies. Il reste enfermé dans son monde, accroché à son tambour. Les résultats sont effrayants et l'enfant comprend à la fin du film qu'il est vain de refuser le cycle de la vie. Notre tâche est d'empêcher le désespoir des enfants, la leur sera d'apporter leur part à la formation de ce monde.

L'enfant veut donc grandir, se dépasser. Il a les yeux fixés sur les grandes personnes. Il rêve d'imiter ses parents, il a bien hâte d'exercer son métier d'homme. Sans doute son ambition est-elle souvent mise en échec par son penchant à se dissiper, à faire l'enfant, c'est-à-dire à redescendre à des activités propres à un âge inférieur. L'enfant de huit ans a tantôt cinq ans et tantôt douze ans. Sans doute aussi est-il prompt au découragement, prêt à céder devant l'obstacle, guetté par la paresse. Tiens, voilà un mot démodé. Il n'y aurait plus, pense-t-on de paresseux, mais seulement des incompris. Et pourquoi l'enfant ne serait-il pas capable de

paresse comme il est capable de colère, de sottise, de jalousie. Il n'y a pas à l'humilier à partir de là, mais il faut trouver le moyen de le remettre en route. La plupart du temps, sans chercher midi à quatorze heures, sans recourir à toutes sortes de trucs et de détours. Un peu de fermeté replace bien des choses à peu de frais. Elle brise le cercle vicieux de l'angoisse. Celle des parents multipliant l'insécurité ou le manque d'assurance de l'enfant. J'ai dit fermeté, ce qui est bien loin de brutalité ou d'exaspération criarde.

Il est donc profondément injuste de ne pas tenir compte de l'ambition, de l'élan de l'enfant. Mais il est important de comprendre que cet élan retombe facilement et pour toutes sortes de raisons. Notre tâche d'éducation est d'aider à vaincre la difficulté, à conduire au plaisir de se vaincre, de se surmonter, bien différent de celui de céder et de démissionner.

Si la vraie motivation, le vrai ressort de l'éducation n'est rien d'autre que la puissance de vouloir dans l'élève, il ne faut pas craindre d'être exigeant. On fait ainsi appel au meilleur de lui-même et, ne l'oublions pas, on répond à son vœu le plus profond. Faut-il rappeler qu'aucun enfant n'est privé de cette ressource et qu'il ne faut donc jamais désespérer de personne. Chaque enfant est porteur d'un certain nombre de promesses, ses promesses à lui. Si par maladresse, par malchance ou par malheur, il ne sait pas les délivrer, puisse-t-il rencontrer sur sa route la main secourable qui va lui redonner confiance.

Si l'on admet que cette réalité fondamentale d'un élan vers l'avenir est l'atout le plus précieux des éducateurs, je crois qu'il devient facile d'accrocher un certain nombre de facteurs autour de ce noyau central.

1) Les attentes des enfants. Observez les jeunes. Pourquoi s'identifient-ils si facilement aux héros, aux vedettes, pourquoi dans leurs rêves ne doutent-ils jamais de la réussite. Ils veulent être fermiers, aviateurs, pompiers, médecins ; les voyez-vous imaginer la médiocrité, l'insuccès ? Ils veulent être les meilleurs, ils n'ont pas l'idée d'un travail qui pourrait être mal fait. Voilà pourquoi les contes, les fables, les récits peuvent rendre les plus grands services en montrant qu'il y a un prix à payer pour cela. Il faut en plus nourrir cette attente de l'enfant, lui donner de la chair et du muscle, c'est le rôle des travaux qu'on lui fait faire, des obstacles qu'on met sur sa route, des difficultés qu'il aura à rencontrer.

L'enfant se voit tout de suite gymnaste ou pianiste, il se met à l'oeuvre et pourrait bien abandonner, si on ne sait intervenir.

2) Les attentes des parents. Certains diront que les attentes des enfants sont souvent celles des parents et que là est l'erreur. Il arrive en effet que des parents veulent améliorer leur image d'eux-mêmes par les succès de leurs enfants ; il arrive aussi que des parents visent trop haut, ne savent pas attendre ou encore ne comprennent pas que des enfants puissent emprunter des voies différentes des leurs.

Mais ne soyons pas naïfs. Les attentes, les valeurs de l'enfant ne lui viennent pas de l'air qu'il respire. Si les parents ne l'influençaient pas, d'autres le feraient à leur place. Laisse à lui-même, l'enfant serait vite désemparé et piétinerait sur place. Les attentes des parents sont donc absolument légitimes. Elles sont constructives parce que l'enfant est prêt à faire beaucoup pour gagner et garder l'estime de ses parents. Les psychologues insistent avec raison sur l'importance de l'identification dans le développement de la personnalité.

Bien sûr, il ne faut pas abuser, étouffer l'enfant de ses attentes et de ses espérances. L'enfant a besoin de sentir que l'on croit et que l'on espère en lui, mais cette espérance serait dévastatrice si elle était trop maladroite. Surtout, appliquons-nous à éviter un chantage très subtil, presque inconscient qui, s'il était formulé, se résumerait dans cette expression : « si tu travailles moins, si tu ne réussis pas, je t'aimerai moins ».

3) Les récompenses et les punitions. L'enfant récompense ses parents en leur faisant plaisir, en grandissant en savoir et en sagesse, en développant des habiletés diverses. Les parents et les éducateurs récompensent l'enfant en témoignant leur approbation et leur satisfaction. C'est le thème de l'encouragement, dans lequel j'aime à rappeler qu'il y a le mot courage. Encourager ce n'est donc pas simplement applaudir, dire un bon mot, donner une tape sur l'épaule. Encourager, c'est accompagner dans les difficultés, c'est-à-dire prendre du temps et du souci pour aider à triompher de l'obstacle.

Mais les bons mots, les médailles, les récompenses, les étoiles, les images sont aussi bien utiles. Elles confirment à l'enfant qu'il est sur la bonne voie, qu'il y a progrès et qu'il a raison d'être fier de lui. Ce qui implique de n'en point donner à qui n'en

a pas mérité. On oublie trop souvent que punir quelqu'un c'est lui témoigner de l'estime, à condition bien sûr qu'il y ait responsabilité, faute réelle et que l'on ne procède pas par esprit de vengeance. Punir quelqu'un, c'est lui dire que l'on croit à sa dignité, à sa responsabilité, à sa liberté. On ne punit pas les animaux, sauf pour les redresser. On punit les humains, pour les inviter à s'amender. Il y a un art de punir, très utile, souvent oublié.

4) L'émulation. Un mot seulement de l'émulation. Non point pour la condamner ce qui est bien inutile. Il faut avoir la tête bourrée d'idéologie pour croire qu'on pourra faire disparaître la rivalité et la compétition de ce monde. La rivalité est un phénomène normal qui accompagne ce besoin de grandir, cet élan vers l'avenir dont je parlais plus haut. On peut même parler d'un instinct de compétition et l'on devine alors qu'il s'agit tout simplement de le civiliser.

« Ce qui est nuisible dans les classements scolaires, remarque Alain, c'est la mauvaise place, non la bonne ». Les enfants sont naturellement des rivaux, ils ne sont pas nécessairement des jaloux et des envieux. Au contraire, ils sont fiers des succès des meilleurs de leurs compagnons. Le besoin d'imitation et d'admiration peut même les inviter à se dépasser à leur tour. Encore une fois le danger c'est la mauvaise place qui risque de marquer un enfant. En classe on souligne les bonnes copies, on félicite pour les exploits et on garde silence sur le reste, réservant les remarques négatives pour le contact privé.

5) Intérêt, plaisir, spontanéité versus effort, contrainte, discipline et peine. Faut-il miser sur l'agréable ou sur le difficile ? La question ne serait-elle pas plutôt de rendre le difficile agréable ? Ce n'est pas un simple jeu de mots. Il s'agit en effet de conduire l'enfant à s'intéresser à ce qui de prime abord ne l'intéresserait pas. Si on mise sur l'intérêt d'abord, on signe un contrat qu'on ne pourra jamais honorer, car on veut rester dans le monde du jeu et de la gratuité. Vient un jour où il faut en sortir. Prenons le cas de la lecture, qui m'apparaît un atout indispensable pour survivre de manière autonome dans le monde de la publicité, de la propagande, des séductions de toutes sortes. Lire va devenir de plus en plus difficile, de moins en moins intéressant, face à la bande dessinée, à la télévision, à toutes les béquilles audio-visuelles. Quel appauvrissement ce serait, si on ne réagissait pas. Eh bien, lire, c'est-à-dire accéder à ce que l'humanité a produit de

meilleur n'est pas d'abord facile et intéressant. Il faut croquer l'amande et le plaisir vient ensuite.

C'est la peine qui est bonne, non pas la peine subie, imposée, gratuite et inutile. Mais la peine qui accompagne l'effort d'aller plus loin, de grimper plus haut, de savoir davantage. Le plaisir vient toujours par surcroît sans qu'on l'ait cherché, comme le bonheur. On ne répétera jamais assez que le plaisir est une conséquence et non un objectif.

Ceci dit, les éducateurs savent doser les difficultés, capter l'attention, rompre la monotonie, mettre en route et soutenir quand la pression devient trop forte. Mais je plains les professeurs à qui l'on ferait jurer d'être toujours intéressants. Leur rôle n'est pas d'être des comédiens ou des amuseurs, même s'ils souhaitent et s'emploient à créer l'atmosphère la plus agréable possible pour eux et pour leurs élèves.

3. L'échec

Malgré toute notre bonne volonté, il y aura des échecs, des petits et d'autres de grande importance. Faut-il en prendre son parti et croire qu'un destin impitoyable atteint les uns et épargne les autres ? Tâchons plutôt de tirer profit de ces situations difficiles et parfois pénibles.

J'ai distingué plus haut, en les opposant, la famille et l'école, le travail et le jeu, afin de mieux mettre en lumière le thème de la nécessité et de l'effort, tous deux bien caractéristiques de l'univers scolaire. Je voudrais maintenant les rapprocher pour faire comprendre par le thème du jeu le rôle de l'erreur et de l'échec et par celui de la famille la part de l'indulgence et de la compréhension.

Dans le jeu le résultat ne compte pas beaucoup, l'échec est sans importance. On s'est bien amusé, on a fait son possible, c'est ça qui compte. Considérez par opposition le travail de l'apprenti. Une erreur est coûteuse. Elle gaspille une belle planche, elle risque de faire couper un doigt. Dans le monde du travail réel, on n'a pas le droit de se tromper, il y a toujours des conséquences. Dans le travail scolaire, l'erreur est sans conséquence, on efface et on recommence. Dix fois, s'il le faut. À l'école, l'erreur est normale, on apprend à partir de ses erreurs. L'enfant est fier de ne pas se tromper et d'obtenir succès, mais il sait aussi qu'il a le droit de se tromper. Il retrouve partie de l'indulgence familiale. Il apprend ainsi à apprivoiser la dure nécessité

à partir de difficultés graduées et d'erreurs surmontées. Voilà le beau visage de l'exigence. Elle attend des efforts, elle permet des faux-pas et des reprises, elle ne perd jamais confiance. Comprendons que l'erreur ici n'est pas celle du jeune, mais celle des adultes, s'il y a humiliation et attitude de rejet parce qu'un enfant ne réussit pas. Pussions-nous ne jamais fixer un enfant dans le sentiment de sa défaite et de son impuissance.

Reste que la pilule est dure à avaler parfois. On avait fait de beaux projets, on avait placé de grands espoirs en cet enfant ; peut-être, sans s'en rendre compte, pensait-on qu'il pourrait réaliser certains de nos rêves les plus chers, nous faire honneur, nous venger de la vie. Et voilà qu'il est agité, distrait, incapable de progresser, de suivre les autres. Il faut encaisser le coup, admettre la blessure narcissique, comme disent les psychiatres. Et ensuite se tourner avec l'enfant vers l'avenir, convaincu que la résignation triste ferait le malheur des uns et des autres. Il y a de l'espoir, il y a des solutions. Cet enfant, comme tous les enfants du monde a un besoin de grandir. Il a des ressources. Notre premier devoir, plus encore notre plus belle preuve d'amour est de croire en lui.

Il importe d'identifier les résistances, de les prendre au sérieux. Un enfant qui refuse l'école ou qui bloque dans une matière nous envoie sans doute un message. Il faut l'entendre et chercher la cause de ses réactions. Veut-il se venger d'un manque d'attention et de tendresse, veut-il exprimer son désaccord devant certains comportements des parents ? N'y aurait-il pas quelque bonne mise au point à opérer à l'intérieur du foyer ?

D'autre part, n'est-il pas normal que certains enfants, pour mille et une raisons, aient des difficultés plus importantes en certains domaines. N'en faisons point un drame. Des rencontres particulières avec le professeur aideront aux ajustements nécessaires. Pourquoi ne pas accepter avec simplicité une

aide spéciale, des mesures particulières, comme par exemple cette initiative si louable des « dénombrements flottants » ? Même la reprise d'une année scolaire devrait être vécue dans un sens très positif, comme un nouveau départ et une reprise de soi. Je regrette pour ma part cette pratique des « normalisations », si dommageables à plus d'un titre. Victoire et défaite ne sont pas synonymes. Il faut mériter ses victoires.

Reste à comprendre qu'il n'y a en réalité qu'un seul échec, c'est la démission, la soumission à la fatalité. « Jamais je ne comprendrai, jamais je n'y arriverai ». L'idée fataliste est la grande ennemie. Littéralement elle pourrait notre esprit car l'esprit est créateur et l'idée fataliste vient nous faire croire à une double impuissance, devant nous-mêmes : « je ne suis bon à rien », devant les choses : « c'est trop difficile ». La confiance et la détermination conduisent au contraire à bien des victoires.

Et puis qu'est-ce que réussir, qu'est-ce qu'échouer, sinon rendre compte de ses talents à soi et non de ceux des autres. « L'homme n'a pas besoin de la perfection du cheval », disait Spinoza. Il voulait dire que chacun a sa vertu propre qui n'est pas celle de son voisin. Chacun doit réaliser ses progrès à lui et non ceux des autres, à partir de ses aptitudes, de son histoire, de ses chances et de ses malheurs. Ainsi se dégage peu à peu chez une personne le sentiment de son importance, de son utilité sociale, de sa valeur, même si elle n'occupe pas les plus hauts postes. Nous vivons dans une société qui accorde trop d'importance aux vedettes, qui valorise indûment les diplômes, les décorations, les reconnaissances officielles. Appliquons-nous à faire comprendre à nos enfants qu'ils pourront toujours marcher la tête bien haute si en toutes choses ils essaient de prendre leurs responsabilités. Il n'y a pas d'échec pour celui qui est en marche.

(Conférence prononcée à l'École primaire Saint-Germain.)

Ne prenez pas de risques...

Nous ne pouvons pas nous permettre de faire imprimer, à chaque numéro, un grand nombre de copies supplémentaires de *Prospectives...* et pourtant nous n'aimerions pas être obligés de décevoir nos lecteurs en répondant « épuisé » aux demandes qui nous parviendront.

Non, ne prenez pas de risques ! Abonnez-vous dès maintenant à la revue *Prospectives* en vous adressant à : **Agence internationale d'abonnements, PERIODICA, inc., 7045, avenue du Parc, Montréal, Québec H3N 1X8. Tél.: (514) 274-5468.**

On s'abonne à *Prospectives* en versant la somme de six dollars (\$6) pour quatre (4) numéros. *Prospectives* paraît quatre fois durant l'année scolaire soit en février, avril, octobre et décembre.